

SAINTE EUGÉNIE D'OBERNAI, ABBESSE DE HOHENBOURG OU MONT-SAINTE-ODILE

735

Fêtée le 26 septembre

Eugénie, issue d'une famille princière, naquit vers la fin du 7^e siècle, à Obernai. Son père, nommé Adelbert, était duc d'Alsace; sa mère, Gerlinde, descendait d'une famille non moins illustre que celle d'Adelbert : l'un et l'autre se faisaient remarquer par une foi vive et une éminente piété; aussi apprirent-ils de bonne heure à leur enfant à craindre Dieu et à L'aimer.

Eugénie avait reçu du ciel un cœur tendre et sensible, et de bonnes inclinations pour la vertu. Heureux présage d'une vie angélique qui devait se consumer tout entière dans l'innocence et la ferveur de l'amour divin, et qui fut comme la première ébauche de la sainteté à laquelle elle devait s'élever dans la suite. De bonne heure, notre sainte se sentit fortement attirée à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et particulièrement de celles dont sa pieuse mère lui donnait l'exemple. Et, à voir l'ardeur avec laquelle elle suivait son attrait, on eût pu croire que, éprise d'un généreux désir de rivaliser avec elle, Eugénie eût formé le dessein de la surpasser.

Prévenue ainsi par la Grâce, elle répandait autour d'elle le parfum de la modestie et de la piété. Les mères l'enviaient toutes à sa mère; les enfants de son âge ne se plaisaient qu'avec elle; son angélique caractère et l'aimable sérénité répandue sur son front lui gagnaient le cœur de tous ceux qui l'approchaient, et, déjà dans sa complaisance, dans sa douceur perçait cette charité dont sa vie devait être un acte continuel. La joie des autres était son plaisir, leurs chagrins faisaient couler ses larmes. À tout cela, Eugénie réunissait encore les qualités corporelles les plus aimables. Au maintien le plus modeste et à une noble gravité, elle unissait une telle sobriété dans ses paroles, une si touchante simplicité dans ses mœurs, que sa seule présence commandait le respect; mais une sainte ignorance lui cachait tous ces dons et l'empêchait d'en avoir de la vanité. C'est que, à la beauté qui captive le cœur des hommes, elle joignait un trésor mille fois plus précieux, la piété, qui procure l'amitié de Dieu.

Tout concourait à porter Eugénie du côté du monde : la noblesse de sa race, les grandes richesses de ses parents, la beauté et les agréments de sa personne, sa raison prématurée, la douceur angélique de son caractère et les grâces de son esprit; mais une inspiration divine lui faisait apprécier tous ces avantages à leur juste valeur, et la portait vers les choses plus solides et moins pensables. La Providence semblait ne l'avoir comblée de tous ces dons de la nature que pour rendre plus éclatant le triomphe de la Grâce. Eugénie était née et grandissait sous l'Aile de Dieu : son cœur pur ne veut goûter que les délices de la piété. Renonçant aux frivoles amusements de l'enfance; suppléant par la ferveur à la faiblesse de l'âge, son âme inondée de la Grâce, son intelligence éclairée par la Lumière céleste, prévinrent les années, et jeune, bien jeune encore, sa vertu brilla d'un éclat tout divin : on devinait en elle la bien-aimée du Dieu de l'innocence. Tandis que d'autres allaient offrir leur encens à l'idole des ris et des jeux, Eugénie levait en secret ses mains pures vers le Créateur, et Lui faisait le sacrifice de ses lèvres innocentes. On la vit, dès lors, chercher dans la retraite un asile contre la dissipation, qui est comme l'élément du premier âge. Elle s'élançait vers l'Auteur de son être par les pieux mouvements et les désirs enflammés de son cœur. Son esprit, élevé au-dessus de la terre, n'eut plus de conversation que dans le ciel. Tantôt au pied des autels, pénétrée de la Présence et de la Majesté de Celui devant qui les chérubins inclinés se couvrent de leurs ailes et s'arment de respect, elle faisait monter ses vœux jusqu'au pied du Trône de Dieu avec un profond recueillement, une humble modestie, une grâce tout enfantine. Tantôt, dans un lieu

solitaire et tranquille, elle méditait la loi du Seigneur : tout son bonheur était d'entendre parler de Dieu et des mystères de notre foi. On ne pouvait se lasser d'admirer cet ange de la terre si favorisé de Dieu dans un âge encore si tendre ! On était ravi de trouver, au milieu d'un monde séducteur, cette fleur d'innocence et de pureté, cette jeune âme, si belle de candeur et d'amour divin, qui, sans le secours d'aucun mortel, s'était élevée à une si haute perfection.

Eugénie coulait des jours paisibles et purs, partagés entre le soin de sa sanctification et les devoirs ordinaires de la vie. Fille tendre et soumise, elle avait pour ses parents un vif et respectueux amour : Adelbert et Gerlinde, de leur côté, ne négligeaient ni prières ni bonnes œuvres pour attirer sur leur enfant l'abondance des Bénédiction célestes. Tous les matins, la pieuse duchesse la conduisait dans la chapelle du château, et là, prosternée devant l'image de Jésus et de Marie, elle la consacrait à leur service, et les conjurait de développer dans son jeune cœur toutes les vertus chrétiennes. À mesure qu'elle voyait ses forces se développer, elle s'appliquait avec plus d'assiduité à faire entendre à ses oreilles le langage de la piété. Elle nourrissait habituellement ses yeux du spectacle des objets les plus édifiants, et ses efforts, puissamment secondés par l'onction intérieure de la Grâce, obtinrent un succès si prompt, que Gerlinde se vit bientôt dans la nécessité de modérer la ferveur de sa fille.

Les impulsions de la Grâce croissant de jour en jour, Eugénie se vit portée de plus en plus vers les pratiques les plus élevées de la perfection. Les attrait intérieurs qu'elle ressentait pour la solitude, où Dieu parle si intimement au cœur de ceux qui L'aiment, augmentaient ainsi chaque jour, mais ne pouvant se dissimuler les obstacles qu'elle rencontrerait en vivant dans le monde, elle prit la résolution de le quitter. Cette parole de l'évangile : «Celui qui délaissera sa maison, quittera son père, sa mère, ses frères ou ses sœurs, ou ses champs, par respect pour mon Nom, recevra le centuple et jouira de la vie éternelle», ne tomba point sur un cœur lâche. Décidée à embrasser l'état religieux, elle choisit le monastère de Hohenbourg, où sainte Odile, sa tante, donnait depuis quelques années l'exemple de la vertu et y faisait fleurir la sainteté. Ce monastère était alors connu par sa piété, non-seulement dans toute l'Alsace, mais encore dans la France et l'Allemagne; aussi, les parents d'Eugénie ne purent qu'applaudir au choix de leur fille bien-aimée. Frappée de la vertu qui semblait imprimée sur son visage, et sans doute éclairée de Dieu sur les trésors cachés de cette âme céleste, sainte Odile avait lu dans le cœur de sa nièce tout ce qu'il renfermait d'innocence et de candeur. Elle avait reconnu en elle le germe précieux d'un avenir plus glorieux encore. Guidée par une Inspiration divine, elle n'hésita point à l'admettre au nombre de ses vierges pour la consacrer à Dieu, malgré ses jeunes années, malgré les craintes de faiblesse et d'inconstance que sa jeunesse aurait pu inspirer.

Le premier sacrifice que notre sainte voulut offrir au Seigneur fut celui de ses jeunes années. Bien jeune, elle disait déjà qu'elle avait promis à Dieu de Lui consacrer sa vie, d'employer uniquement à sa Gloire les jours qu'Il lui fera passer sur la terre. Elle disait encore qu'elle aimerait vivre dans une pauvreté volontaire, afin de pouvoir plus librement secourir les malades, protéger les faibles, consoler les affligés. Et plus d'une fois, pendant qu'elle parlait ainsi, sa voix s'animait, ses yeux brillaient de la joie la plus pure : la foi qui transportait son âme se reflétait sur son front; ses yeux semblaient s'illuminer de l'amour divin; quelque chose de surnaturel se trahissait chez elle et annonçait déjà une créature privilégiée, et l'on ne pouvait douter que les paroles qui sortaient de sa bouche ne vinssent de l'abondance de son cœur. Comme elle savait que cette terre n'est plus par le péché qu'une vallée de tristesse, dont la désolation ne s'adoucit et la nuit ne s'éclaire qu'à la lumière et sous l'influence de la vertu, et que le monde, à quelque degré que l'on y soit placé, n'est plus un lieu de jouissance, mais bien de combat et d'abnégation, elle rendait grâce au ciel de lui avoir inspiré la pensée de le quitter et de consacrer à Dieu les prémices de sa vie.

Sainte Eugénie approchait de sa quinzième année; c'était l'âge marqué par sainte Odile pour la consécration publique de sa nièce au Seigneur. L'aurore du beau

jour qui devait en être témoin trouva la jeune vierge en prières dans un humble réduit du monastère de Hohenbourg, où elle était venue la veille avec ses parents et plusieurs de ses amies d'enfance. Elle épanchait son cœur devant Dieu, et de douces larmes coulaient de ses yeux sur le carreau où elle se tenait prosternée. Quand l'heure de la pieuse cérémonie fut venue, Adelbert et Gerlinde appelèrent leur fille; elle vint, se jeta à leurs pieds en demandant leur bénédiction. Puis après l'avoir reçue, elle se leva et salua en souriant ses compagnes, qui l'avaient suivie sur les hauteurs de Hohenbourg pour lui former un cortège et s'édifier par le spectacle de sa piété et de sa modestie. Elle pénétra dans le sanctuaire, accompagnée de son père, de sa mère et de ses compagnes. Le saint sacrifice commence : plus le moment approchait où Eugénie allait se donner pour jamais au Dieu que son cœur avait choisi, plus sa ferveur et sa piété redoublaient. Après la célébration des Mystères divins, l'humble servante de Jésus Christ s'avance; sur sa figure brillaient une modestie et un recueillement qui trahissaient les sentiments dont son cœur était pénétré. L'évêque place sur sa tête le voile blanc, emblème de la chasteté et de l'union éternelle avec le divin Époux de son âme. Dès ce jour jusqu'au dernier de sa vie, Eugénie n'eut plus une seule pensée, un seul battement de son cœur aimant qui ne fût pour Dieu. Sa vie entière ne sera, pour ainsi dire, qu'un long, mais suave gémississement.

Toutes les pensées, tous les mouvements, toutes les actions d'Eugénie paraissent s'être concentrés dans le désir de servir Dieu et de mériter le ciel. Tous ses jours sont marqués au double sceau de l'innocence et de la piété. Jamais on n'apercevait en elle cette impétuosité de mouvements, cette mobilité d'impressions, cette légèreté de conduite, apanage ordinaire du jeune âge. On eût dit, en la voyant, qu'elle appartenait plus au ciel qu'à la terre, et un sentiment de respect se mêlait à l'admiration quand on apercevait ce doux visage, au sortir de la prière, tout illuminé d'une clarté surnaturelle. Eugénie était du petit nombre de ces âmes que le péché ne tint jamais sous son empire. C'est ainsi que, sous les yeux de Dieu et des anges, dans le silence et la prière, ignorée du monde, elle croissait en sagesse et en vertu comme elle avançait en âge. Sainte Eugénie avait compris de bonne heure les délices inconnues qu'on goûte dans le service de Dieu. Aussi son cœur, où la tempête des passions n'avait jamais grondé, n'eut rien qui l'empêchât d'entendre les sons mystérieux de cette Voix divine qui retentit dans le sanctuaire de la conscience.

Après la mort de sainte Odile, arrivée quelque temps après, Eugénie fut désignée pour lui succéder dans le gouvernement du monastère. Bien différente de ces âmes qui suivent volontiers Jésus Christ sur le Thabor, mais que la crèche et le calvaire effraient et à qui la croix répugne, elle ne soupirait qu'après la pauvreté volontaire et la souffrance. Initiée de bonne heure dans le mystère de cette science céleste dont la croix est l'objet adorable, elle sentait en elle-même que ceux-là seuls sont heureux qui aiment, souffrent et prient. Elle savait que la pauvreté et la souffrance avaient été les compagnes chéries de Jésus durant tout le cours de sa Vie mortelle, et que la doctrine de cet Homme-Dieu repose, en quelque sorte, sur cette maxime fondamentale : Il n'y a de bonheur ici-bas que dans la souffrance et la pauvreté spirituelle. Heureux les pauvres d'esprit ! Heureux ceux qui souffrent ! Notre sainte, dont le cœur avait goûté cette doctrine du divin Maître, en même temps que son esprit en avait pénétré la profondeur, puisait avec une invincible énergie dans cette source d'eaux vives, ce breuvage des âmes d'élite, ne cessant de désirer avec ardeur ce trait de ressemblance avec le Dieu Sauveur. À cet amour ardent pour Dieu dont elle était saintement embrasée, et qui renouvelait sans cesse dans son cœur cette ferveur et cette joie admirable avec laquelle elle s'était consacrée au Seigneur dès ses jeunes années, sainte Eugénie joignait la haine la plus implacable contre elle-même.

Animée du désir ardent de se conformer en tout à Jésus Christ, et faisant du mystère de la Passion l'objet incessant de ses méditations, la sainte abbesse avait su comprendre que Jésus Christ, cette victime sans tache, embrasée du plus grand amour pour les hommes, avait parcouru sa Vie mortelle dans des privations et des souffrances continuelles, depuis la crèche jusqu'à cet instant suprême où Il

accomplissait le mystère de notre rédemption. Et Eugénie, au milieu des douceurs ineffables de ses Grâces dont Il l'inondait, ardente pour les souffrances, vivant, pour ainsi dire, d'austérités et de pénitences, en poursuivait la carrière avec cette joyeuse ardeur qui ne devait l'abandonner qu'à son dernier soupir. Aussi, pouvait-on dire d'elle qu'elle était comme une hostie vivante sacrifiée par la pénitence. Elle se nourrissait des mets les plus insipides, jeûnait souvent au pain et à l'eau, ne prenait qu'à la hâte un léger sommeil sur la terre nue, bravait les froids les plus rigoureux de l'hiver, et mortifiait ses sens jusqu'à leur refuser les satisfactions les plus innocentes. Telles furent les macérations qu'elle exerça jusqu'entre les bras de la mort.

Jamais nature corporelle ne se rapprocha davantage de la pure essence des esprits. Sa prière s'élevait en saintes aspirations, en élans d'amour; elle en tressaillait d'allégresse. Son oraison saluait, comme au matin d'un beau jour, le mystique Soleil qui l'éclairait, l'échauffait, l'inondait. Elle fut souvent, dans ses moments d'ardent amour, consolée et soutenue par de ravissantes extases, d'indicibles délices. Ce n'était pas seulement son esprit qui s'élançait dans le Sein de Dieu, son corps lui-même était entraîné et comme absorbé par l'âme. Ses pieds ne se posaient qu'à regret sur le sol, et le moindre souvenir du ciel, où étaient ses pensées et ses désirs, l'élevait au-dessus de la terre comme un soupir d'innocence et d'amour. C'est alors que son âme comprenait, avec une merveilleuse clarté, la vanité de toutes les choses terrestres et l'amour infini qui n'est dû qu'à Dieu. On pouvait dire que les Bienfaits du Seigneur coulaient sur sainte Eugénie avec une telle profusion, qu'elle ressemblait à ces pures intelligences qui sont prosternées devant l'Éternel. Elle possédait Dieu d'une manière si intime, qu'il lui semblait quelquefois être toute remplie de son essence.

L'amour pour le prochain, comme nous l'avons déjà dit, s'était fait remarquer en elle dès l'enfance; notre sainte le puisait, comme toutes ses autres vertus, dans les vues de foi et d'amour de Dieu si fécondes en actes de perfection. En quelque lieu qu'elle portât ses pas, elle semblait accompagnée du cortège de toutes les vertus. Dans son maintien, dans ses paroles et dans toutes ses œuvres, il y avait quelque chose d'angélique qui révélait la beauté de son âme. Quoique abbesse, elle se considérait comme l'humble servante du monastère, la dernière de ses religieuses; son plus grand bonheur était de servir de ses mains ces filles inconnues du monde, mais dans lesquelles sa foi apercevait autant de pierres précieuses qui devaient un jour orner le diadème de l'Époux céleste des vierges. Ses yeux étaient toujours ouverts sur les pauvres et les malheureux; ceux-ci étaient pour elle les bien-aimés de Jésus, et à ce titre, ils avaient droit à un particulier amour. Sainte Eugénie se souvenait de ces paroles du divin Maître : «Autant de fois que vous avez donné à manger à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à Moi-même que vous l'avez fait». Avec quel zèle et quelle sollicitude, avec quelle touchante compassion elle subvenait aux besoins des infortunés ! Elle ouvrait ses bras à tous les malheureux; son cœur était comme un port de refuge pour tous les naufragés : à mesure que leur nombre croissait, elle semblait s'agrandir. Eugénie était leur soutien, leur protectrice, la mère des veuves et des orphelins; consolatrice des affligés, elle couvrait les uns et donnait l'hospitalité aux voyageurs; personne n'avait plus de charité qu'elle à essuyer les larmes de ceux qui venaient implorer son secours et à les consoler dans leurs maux. Rencontrait-elle près du monastère quelque malheureux, elle l'aidait aussitôt à monter le pénible chemin qui y conduisait, le soutenant de ses bras, et ne le quittait qu'après l'avoir recommandé aux soins de ses religieuses et s'être assurée qu'il ne manquerait de rien. Le Jeudi saint, pour imiter l'humilité du Sauveur, elle introduisait dans le monastère une troupe de pauvres auxquels elle lavait et baisait les pieds, et après cette représentation touchante de la Charité de Jésus Christ, elle leur donnait des vêtements, les servait à table, et ne les congédiait qu'après leur avoir prodigué tous les services que la charité inspire.

Elle avait une tendre compassion envers les malades. Aucune maladie contagieuse ne pouvait restreindre l'étendue de son zèle, ni les frimas, ni les pluies, ni les vents impétueux de l'automne ne l'empêchaient d'accourir au chevet des plus infortunés pour les consoler et les secourir. Dans l'asile de Saint-Nicolas comme dans

la chaumière des pauvres de la vallée, partout elle apporte, avec ses aumônes, des paroles de consolation et d'espérance.

La charité marche devant elle, et toutes les vertus dont elle avait cru ensevelir l'éclat dans l'obscurité de la solitude, formaient autour d'elle le plus magnifique cortège. L'Alsace tout entière bénissait le nom d'Eugénie, pendant que le ciel, de son côté, récompensait souvent par d'éclatants miracles les bonnes œuvres de cette fidèle servante des pauvres de Jésus Christ, qui semblait avoir été placée sur la terre comme l'ange destiné à essuyer toutes les larmes, à calmer toutes les douleurs ! Cette charité à l'égard du prochain, qu'on admirait dans sainte Eugénie, prenait ainsi sa source dans l'ardent amour pour Dieu qui embrasait son âme et débordait autour d'elle. Aimer toute chose pour Dieu était pour elle le plus saint des devoirs; aimer uniquement Dieu en toute personne et en toute chose était à ses yeux la perfection de l'amour. Aussi, cet amour divin qui, chez les saints, n'apparaît guère d'ordinaire qu'à certains intervalles et dans certaines occasions, constituait, pour ainsi dire, dans Eugénie, un état habituel et permanent. On le découvrait dans ses paroles, dans ses traits, dans toutes ses actions. C'était là véritablement l'élément naturel de sa vie.

Depuis quinze ans que sainte Eugénie était abbesse du monastère de Hohenbourg, elle ne cessait d'être l'édification de la communauté et de donner à la terre le spectacle des plus touchantes vertus. Le moment approchait où elle allait jouir du bonheur éternel. Sentant sa fin prochaine, elle redoubla tellement de zèle dans l'exercice des devoirs de la vie religieuse, s'attachant principalement à remplir si bien chaque moment, qu'elle n'en laissait passer aucun sans mériter devant Dieu par les travaux de la pénitence. C'était peu pour son cœur de ne point perdre sa journée, elle voulait la rendre plus pleine, plus lucrative pour son âme. L'odeur de sa sainteté attira tous les jours beaucoup de monde auprès d'elle pour profiter de ses pieuses instructions et de ses exemples, et tous ceux qui l'approchaient la vénéraient comme l'ange de la terre. L'amour de Dieu a fait tellement embrasé son cœur, qu'il le faisait fondre nuit et jour en larmes, et quand elle priait, c'était avec tant d'ardeur, que ceux qui étaient présents se tenaient en silence pour écouter les paroles toutes de feu qui sortaient encore plus de son cœur que de sa bouche. Dans ces moments, rien ne pouvait la distraire. Dieu était sa vie et son bonheur. Elle ne vivait que de Lui, de sa connaissance, de son intuition, de sa jouissance, et sa fragile existence ne pouvait presque plus porter ce poids immense d'amour. Eugénie était montée à la plus haute perfection; elle s'était revêtue de Jésus Christ, et la mort seule, qui pour elle n'était qu'un passage au bonheur de l'éternité, pouvait mettre le dernier sceau à sa ressemblance et à son union avec le divin Époux de son âme.

Quoique jeune encore, elle avait travaillé, dès les premiers jours de sa vie, avec tant d'ardeur et de persévérance à son salut, qu'elle était de bonne heure un fruit mûr pour le ciel. En peu d'années, elle avait dépensé tout ce qu'elle avait de forces et de vie pour arriver plus vite jusqu'à Dieu. Enfin arriva le moment fixé par la divine Providence pour terminer une si belle vie et récompenser de si glorieuses actions. Eugénie avait passé une nuit toute pleine d'agonie. Les vierges de la communauté de Hohenbourg étaient debout autour de leur mère mourante et pleuraient. L'humble servante de Dieu conversait avec ses religieuses sur les choses du ciel, et en parlait comme un ange qui parlerait de sa patrie. Une sainte joie brillait dans son regard, et ce moment qui, pour ses sœurs, était un moment de désolation et de deuil, était pour elle le commencement de sa gloire et de son bonheur. Elle contemplant le ciel, qui lui paraissait entrouvert pour la recevoir, avec toute l'ardeur d'une longue espérance qui touchait au moment d'être satisfaite. On aurait dit qu'elle réunissait tous ses efforts pour s'élancer d'un bond jusque dans la céleste patrie, tant ses désirs étaient fervents, tant son amour était parfait. Enfin, sans donner aucun signe de mort, ni jeter aucun soupir, son âme s'envola dans la céleste patrie, après avoir laissé à toute la communauté l'héritage de son exemple et de ses vertus; c'était un vendredi, seizième jour de septembre de l'année 735.

La nouvelle de sa mort fut pour toute l'Alsace un deuil général. Sur tous les visages on voyait peinte une profonde tristesse; partout on n'entendait que

gémissements; on eût dit que chaque famille venait d'être frappée dans ses plus chères affections. Les pauvres surtout ne se parlaient que pour exhaler la douleur commune. Et ils se portèrent en foule sur les hauteurs de Hohenbourg, pour contempler une dernière fois les traits vénérés de leur bienfaitrice, pour baiser ces mains qui les avaient tant de fois secourus. Sainte Eugénie fut enterrée à côté de sainte Odile, dans l'église de Saint-Jean-le-Baptiste.

CULTE ET RELIQUES

À la vie des miracles qui, dès les premiers jours, s'opérèrent sur son cercueil et dans la chapelle de Saint-Jean-le-Baptiste où elle fut inhumée, les fidèles s'empressèrent de l'invoquer comme une sainte. Son nom est cité dans les anciennes litanies du diocèse de Strasbourg. Dans la prière usitée pour la bénédiction de l'eau qu'emportaient les pèlerins de la source de Sainte-Odile, on invoquait son nom après ceux de la sainte Trinité et de sainte Odile, et un ancien martyrologe du 8^e siècle place le jour de sa mort au nombre des fêtes solennelles qu'on célébrait à cette époque dans le diocèse de Strasbourg, et principalement à Obernai, où elle était née. Ce culte fut confirmé par les bulles des papes, les mandements des évêques, et attesté par la dévotion constante des fidèles de tous les siècles qui visitèrent son tombeau.

En 1622, le comte de Mansfeld, surnommé l'Attila de la chrétienté, fit mettre le feu à l'abbaye de Hohenbourg, puis se précipita avec ses soldats sur les trésors du sanctuaire, et pilla tout ce qu'il trouva de précieux. Pénétrant ensuite dans la chapelle de Saint-Jean-le-Baptiste, le tombeau de sainte Eugénie fut d'abord l'objet de sa profanation; n'ayant pu l'ouvrir, ses soldats le brisèrent à coups de masse d'armes. Ils enlevèrent ensuite les ossements, et le manuscrit qui contenait l'histoire de la sainte, pour les brûler sur les ruines embrasées de l'abbaye. Mais il se répandit soudain une odeur si forte, et l'on entendit un cliquetis d'armes si perçant, que les profanateurs, saisis d'épouvante, s'enfuirent en abandonnant les précieuses reliques. Le cardinal Léopold d'Autriche, alors évêque de Strasbourg, fit aussitôt descendre les reliques de sainte Eugénie à Obernai, où il les tint cachées pendant deux années. Enfin, le 6 août 1624, elles furent renfermées dans une châsse dorée et reportées processionnellement à Hohenbourg, au milieu d'un immense concours de peuple. Elles furent déposées sous l'autel de la



chapelle des larmes, qui prit le nom de Sainte-Eugénie, sauf quelques parties qu'on replaça sous le petit autel de la chapelle de Saint-Jean-le-Baptiste, où le corps avait été primitivement inhumé. L'église paroissiale d'Obernai obtint un os de ces reliques, qui fut enchâssé dans une statue en argent massif représentant la sainte, et chaque année, au 26 septembre, on célébrait solennellement sa fête dans cette ville, à la Kappelkirche, qui, selon la tradition, occupe l'emplacement d'une chapelle où venaient prier autrefois Adalric, sainte Odile et sainte Eugénie.

La châsse dorée qui renfermait les reliques de sainte Eugénie ne resta que peu d'années sur la montagne de Hohenbourg. En 1632, les Suédois pillèrent et incendièrent Hohenbourg. En 1687, le monastère et l'église furent rebâti. On voit encore aujourd'hui la chapelle de Sainte-Eugénie ou des larmes; sous l'autel qui lui est dédié se trouvent les débris de son tombeau et tout ce qu'on put recueillir de ses précieux restes. L'église paroissiale de Willgotheim, petit village du Bas-Rhin, possède quelques fragments des reliques de sainte Eugénie. Dans le monastère fondé près d'Abbeville par saint Angilbert, il est parlé de reliques de sainte Eugénie renfermées dans un des autels de l'église. On en voit encore qui sont enchâssées dans un autel, situé près de la grande porte, de la basilique de Saint-Mathias, à Trêves.

Extrait de *l'Histoire de sainte Eugénie*, par M. l'abbé Joseph Alter, et des *Acta Sanctorum*.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 11